

La ville d'Etampes, près de Paris, rend hommage à Philippe Lejeune et à son œuvre, qui célèbre l'union du visible et de l'invisible. Il nous a invités à une visite de son atelier.

PAR PAULINE SIMONS

Une mise au tombeau saturée de rouges, une Nativité taillée dans l'or des icônes, l'allégorie de la foi tatouée sur des visages extatiques aux cous de gazelle... C'est au bras de Philippe Lejeune que l'on se promène dans la Bible. L'heure est à la bienveillance. Dans son atelier cousu main, une toile en devenir aux couleurs d'hiver patiente sur le chevalet. La composition est-elle définitivement posée ? Les glacis sont-ils montés ? Y aura-t-il des repentirs ? S'agit-il d'une Nativité ou de l'Adoration des Mages ? Avant de reprendre le pinceau, l'un des derniers peintres du sacré nous murmure les hoquets de la création artistique. « Dans la peinture, il y a toujours une compétition entre le tableau et le sujet. Si le sujet a trop d'importance, le tableau souffre, et si le tableau est seul à être considéré, le sujet devient inintelligible. L'art est une bascule et une simple question d'équilibre. Toutefois, la signification de l'œuvre dépend aussi de son état d'achèvement. Laisse-t-on une esquisse en l'état parce qu'on a peur de la gâcher ou au contraire prend-on le risque de la détruire pour mieux la ressusciter ? Il n'y a que trois formes possibles dans l'art : vie, mort et résurrection. C'est inéluctable. La vie commence au premier coup de

pinceau ; au deuxième, vous abîmez généralement l'esquisse et la résurrection consiste à réparer le dégât que vous avez fait. »

Plus de soixante-dix ans se sont écoulés depuis une visite au Louvre, qui fut comme un détonateur : « J'avais 14 ans et me suis trouvé face au Martyre des saints Cosme et Damien, de Fra Angelico, qui voisinait avec Le Bœuf écorché, de Rembrandt. Dans la salle adjacente siégeaient Les Disciples d'Emmaüs et La Pietà d'Avignon. Tout ce que l'on peut imaginer de plus extraordinaire dans la peinture était réuni dans ce petit périmètre. Je me suis alors dit qu'il y avait une place pour ceux qui cherchent avec courage et opiniâtreté à faire ce métier et que, quelle que soit la faiblesse de mon propos, je pouvais encore m'insérer dans cette histoire sans fin. »

« Mon ambition était de devenir peintre et non de réussir. » En 1943, Philippe Lejeune, alors âgé de 19 ans, fait ses classes dans l'atelier d'art sacré de Maurice Denis, place Furstenberg, à Paris. A l'étage en dessous (signe du destin ?) se trouvait celui de Delacroix. Toutefois, ce n'est pas le maître nabis qui lui enseigne la cuisine picturale. « J'appartiens à une génération qui n'a pas appris la technique, car, pendant la guerre, on peignait sur du papier qui n'était pas préparé. Et c'est sans doute ce manque qui a excité mon appétit. Je me suis plongé dans les livres en m'amusant à mélanger les huiles, les médiums et tout ce qui me tombait sous la main, tout simplement parce qu'on ne me l'avait... »



Philippe Lejeune dans son atelier étampoïsis où il peint, mais aussi étudie et écrit depuis presque soixante-dix ans.

Philippe Lejeune

Dans l'atelier d'un peintre du sacré

« La Transfiguration », vitrail posé dans l'une des 21 églises que Philippe Lejeune a décorées.



« Noli me tangere ». La philosophe Simone Weil figure cette Marie-Madeleine moderne face au Christ ressuscité.

« Nunc dimittis ». Le peintre a donné au « Canticum de Siméon » la paix des cathédrales.



« Le manque a excité mon appétit »

... pas enseigné. J'ai lu et relu le Cennino Cennini, premier manuel académique d'une précision extraordinaire. Il y a un chapitre sur la manière de peindre la barbe d'un homme mort ! Mais n'oublions pas que seul l'académisme au service du sacré permet Les Ménines ou Les Massacres de Scio. »

Art religieux ou art sacré ? La nuance est ténue et conduit souvent à des assimilations hâtives. « L'art religieux est la forme plastique de la prière pour les confessions qui ne rejettent pas toute image du sensible. Il est en quelque sorte un département de l'art sacré, note Philippe Lejeune. D'ailleurs, je préfère le terme de litur- ... »



« Nativité », 1967. Peinture sur bois réalisée à la détrempe à l'œuf sur fond or, l'une des nombreuses techniques que Philippe Lejeune maîtrise parfaitement.



« L'Épiphanie », cette œuvre de lumière peinte il y a dix ans, inspire à la fois la connaissance et le mystère. Elle ressemble à une esquisse où l'essentiel serait déjà écrit.



« **Le Repas chez Simon** », une huile sur toile acquise par le musée des Années 30 de Boulogne-Billancourt. On y découvre, à travers un épisode de la vie de Jésus, la virtuosité du peintre dans l'art du portrait.

... *gigue : la Messe en si de Bach est essentiellement sacrée, alors que le grégorien est liturgique.* »

Aussi étrange que cela puisse paraître, la Seconde Guerre mondiale fut une période de liesse pour le jeune homme et ses deux frères : réfugié dans la maison de vacances à Etampes, Philippe Lejeune avait déjà imaginé les décors de *Prométhée enchaîné* pour le joli petit théâtre à l'italienne qu'adorait Jacques Hébertot. Avant de prendre définitivement les

turale se poursuivra jusqu'à l'orée du printemps, au fil de plusieurs expositions à l'hôtel d'Anne de Pisseleu, joyau architectural que la favorite de François I^{er} n'habita pourtant jamais.

Aujourd'hui encore, Philippe Lejeune est un jusqu'au-boutiste pratiquant. Après la décoration murale d'une église près de Calcutta, il vient de réaliser un cadran solaire liturgique pour l'abbaye cistercienne d'Heiligenkreuz, près de Vienne. Ce qui ne l'empêche pas de déplorer l'agonie de la peinture. « *Je connais d'excellents peintres qui n'ont pas droit à la parole. Peu importe, d'ailleurs, que leurs œuvres se vendent ou non. Car le fait d'être vu par un public condamne à certaines audaces que la solitude n'est pas toujours à même de provoquer. Un art qui reste confidentiel et n'affronte pas la critique risque de ronronner et de se cantonner dans le cercle un peu étroit de la recherche.* » Philippe Lejeune, dernier irréductible ? ■ **P. S.**

Les expositions : à Etampes, hôtel Anne de Pisseleu, « Philippe Lejeune Grands formats », du 3 janvier au 1^{er} février ; « Onze élèves et leurs maîtres », du 3 février au 2 mars. A Paris, Galerie des Saints-Pères, 11, rue des Saints-Pères, et à Saint-Germain-en-Laye, Galerie Ad Solem, 27, rue du Vieil-Abreuvoir, du 19 janvier au 19 février. **A lire :** *Philippe Lejeune*, Editions Charles Moreau. A paraître en janvier chez L'Éditeur : *Rome, unique objet* (pensées de l'artiste). **Vente aux enchères** le 18 décembre, Drouot-Richelieu, Pierre Bergé & associés.

pinceaux et la température de l'atelier. Dès lors, il ne quitta plus Etampes et suivit au pied de la lettre les conseils de son père : « *Quoi que tu fasses, fais-le beaucoup.* » Aujourd'hui, la ville historique rend un hommage naturel à l'enfant du pays. Le peintre fête cette année ses 70 ans de peinture et les 40 ans de l'école d'Etampes, qu'il créa de toutes pièces en 1969. En sillonnant les ruelles, on peut voir, adossées aux murs hauts de la cité, sept grandes reproductions des œuvres du maître étampoïse et de ses élèves. Cette valse pic-

Un peintre qui fait école

L'école créée en 1969 par Philippe Lejeune à Etampes est aujourd'hui une institution qui a formé des générations d'artistes (François Legrand, Christoff Debusschere, Jacques Rohaut, Robert Verluca, Jean-Marc Idir, Geneviève Decroix...). « *A l'Atelier de la Vigne, déclare un jeune expert en art qui a gardé une tendresse respectueuse pour la sévérité du maître, on vous donne les armes pour faire de la peinture un métier et non un passe-temps !* »

Vieux ou débutants, doués ou moins talentueux... leur passion pour la peinture est ce qui tire du lit, chaque dimanche matin, une trentaine d'élèves pour la séance de portrait. Arrivés pour la plupart avec des clichés picturaux plein la tête, ils viennent ici pour apprendre à voir. « *Ce qui est important, dit Philippe Lejeune, c'est de saisir les formes, les proportions, les équilibres de couleurs. Inutile de vouloir figurer l'âme, l'esprit ou le caractère d'une chose si l'on n'a pas le niveau technique requis.* » Regarder ce qu'ils ont devant eux, observer d'où vient la lumière, noter comment elle tombe sur le modèle est primordial. « *Je me reproche parfois de reprendre trop vite les tableaux de mes élèves, regrette le peintre. Une bonne méthode d'enseignement ne doit*



pas imposer un style, mais ouvrir le regard du peintre à ce qu'il a sous les yeux. » Il ajoute : « *C'est loin d'être facile. Il y en a même qui pleurent au début.* » Pleurer ? Mais pourquoi ? « *De rage, d'impuissance devant ce qu'ils n'arrivent pas à représenter. C'est comme au golf : vous comprenez parfaitement ce qu'il faut faire, le geste qu'il faut accomplir pour mettre la balle au bon endroit, mais votre main ne suit pas. La peinture, c'est pareil. On peut vous donner tous les trucs du monde, vous n'y arriverez pas si vous n'avez pas le talent !* » Ou le métier ? Sur ce domaine, point d'ambiguïté : « *Le métier, c'est ce qui donnera un bon artisan ; le talent, ce qui fera un bon peintre !* »

LÉOPOLD SANCHEZ

Atelier de la Vigne : 11, rue de la Vigne, 91150 Etampes (01.64.94.88.70 ; service culturel de la mairie : 01.69.92.69.07).